

Ce monstre... qui m'a dévoré



FEDERICO ARIU

Ce monstre... qui m'a dévoré

Roman autobiographique

Éditions Artfusion

Ce livre est une œuvre de création littéraire librement inspirée de faits réels. Les événements relatés et les personnages décrits, bien qu'inspirés de situations ou de personnes existantes, ont fait l'objet de modifications substantielles dans un souci de narration et de respect de la vie privée. Certains noms, lieux, dialogues, caractéristiques physiques ou psychologiques ont été altérés, recomposés ou entièrement inventés. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être interprétée comme une représentation fidèle ou volontaire. L'auteur décline toute responsabilité quant à l'interprétation qui pourrait être faite de ce récit.

© Éditions Artfusion

© Federico Ariu 2026

Premier trimestre 2026

ISBN : 978-2-931286-11-1

Reproduction, adaptation et traduction, même partiel-les interdites

Droits réservés pour tous les pays

## Dédicaces

Ce livre est né d'une chute, puis d'un lent retour vers la lumière. Il n'aurait sans doute jamais vu le jour sans celles et ceux qui m'ont tenu debout alors que tout s'effondrait autour de moi.

À tous ceux qui m'ont aidé à sortir de cette situation, quand j'étais au plus bas, et qui ont, à ce jour, une place immense dans mon cœur : Zam Ebale, Sibel Ceylan, Claudine Cotton, Pascal Mannaerts, Patrick Kiaba, Alexandra Naoumofski, Yves Leonard, Flavio Marquez, Aurélie Pancera, Jacqueline Duhoux, Maria Kelsey, Inès Pirotte, Fabrice Virzi et tous ceux que j'aurais pu oublier mais qui, d'une manière ou d'une autre, ont été présents à mes côtés.

À mes parents, Antonetta De Felice et Salvatore Ariu, pour l'amour, la patience et les valeurs qu'ils m'ont transmises et à ma sœur Allesandra Ariu.

À Raphaël Kalengayi, mon compagnon depuis sept ans déjà, qui a lui aussi connu la violence conjugales sous d'autres formes. Tu as su, par ta lumière et ta bienveillance, redonner un sens à ma vie. C'est toi qui m'as encouragé à transformer cette blessure en mots, à expier ce moment tragique pour qu'il cesse enfin de me dévorer.

À Armand Bayala, mon frère Burkinabé. Même s'il ne m'a pas connu à cette période de ma vie, il est devenu bien plus qu'un ami.

À Mario De Felice, mon oncle, mon parrain, celui qui a traversé le feu avant moi.

Et, pour conclure, à mes deux étoiles dans le ciel, parties trop tôt : Maria Stylianoudakis et ma douce et tendre Jessie. Vous restez à jamais présentes dans ma mémoire et dans chaque pas que je fais.



## Préface

En 2015, ma vie a basculé. Avant cela, je n'avais jamais croisé la route d'un pervers narcissique. Rien ne m'y avait préparé. Au début, j'ai cru à une rencontre. Quelqu'un qui semblait me comprendre, me voir tel que j'étais. En réalité, il voyait mes failles, mes manques, mes faiblesses. Il les a explorés une à une, jusqu'à me vider de tout ce qui tenait encore debout. Quand tout s'est effondré, il ne restait qu'un champ de ruines, et cette question sans réponse : comment ai-je pu en arriver là ?

C'est de cette chute qu'est né ce livre. De ce besoin vital de comprendre ce qui s'était passé, et surtout, pourquoi j'étais resté.

Pendant des années, j'ai voulu écrire cette histoire, mais chaque fois, la douleur reprenait le dessus. Je refermais tout. Garder le silence, c'était continuer à porter ce poids seul. Alors j'ai décidé d'écrire. Pas pour régler des comptes. Pas pour provoquer. Mais pour dire ce que c'est que de perdre pied, corps et âme. Pour dire qu'on peut aimer jusqu'à se dissoudre, se nier, se haïr même. Et qu'après, malgré tout, on peut revenir à soi, lentement, avec des cicatrices, mais vivant.

En écrivant ce livre, j'ai souvent pensé à vous, lecteurs, amis, proches, famille. Ce que vous allez lire m'a été difficile à mettre sur papier. Il y a des choses que certains ignoraient de moi, des faits, des choix, des chutes. Mais il m'a semblé nécessaire de tout dire, de tout déposer. Parce que taire, c'est encore se soumettre à la peur. J'ai voulu écrire sans détour, quitte à me mettre à nu, pour que d'autres ne se perdent pas comme je l'ai fait. Ce livre est aussi une mise en garde : écoutez votre instinct, ne laissez jamais quelqu'un d'autre vous convaincre de le trahir.

Ce que j'ai vécu, je l'ai traversé tout entier : la drogue,

la dépendance, la sexualité débridée, la perte du contrôle, l'abandon total de soi. Rien n'a été embelli ni atténué. Certaines scènes ont été partiellement fictionnées, non pour édulcorer la réalité, mais pour lui donner un cadre. D'autres sont restées brutes, parce qu'elles devaient l'être. C'est un texte cru, pour un public averti. Il parle de dérive, d'addiction, d'amour dévastateur et de reconstruction. Il parle surtout de ce moment où la vie et la mort cessent d'être des contraires.

J'ai inventé beaucoup de monstres dans mes recueils de nouvelles *Sombres Inspirations* 1 & 2. Mais celui qui hante ces pages a vraiment existé. Et c'est sans doute ce qui le rend encore plus terrifiant.

*Federico Ariu*

## **Message de l'auteur**

Si vous traversez une situation d'emprise, de violence ou de dépendance, sachez qu'il existe des mains tendues en Belgique et des voix pour vous écouter.

Vous n'êtes pas seul·e.

Besoin d'aide ?

En Belgique, vous pouvez obtenir un accompagnement auprès de :

- Écoute Violences Conjugales → 0800 30 030  
[www.ecouteviolencesconjugales.be](http://www.ecouteviolencesconjugales.be)
- Centre de Prévention des Violences Conjugales et Familiales → 02 539 27 44  
[www.cpvcf.org](http://www.cpvcf.org)
- Infor drogues (Service d'aide aux dépendances)  
02 227 52 52  
[www.infordrogues.be](http://www.infordrogues.be)
- En cas d'urgence, contactez le 112.



# **PARTIE 1**



## CHAPITRE 1

### CE QUI RESTE DU CIEL

#### 1

Tout a commencé par un contact. Pas avec un homme, ni même avec la drogue, mais avec une faille. Boire de l'alcool, fumer un pétard, sniffer une ligne de coke, s'injecter une dose de Tina, avaler une ecstasy... Chaque substance ouvre une porte différente. Certaines s'entrouvrent doucement, d'autres s'ouvrent d'un coup, comme une déflagration. Lors du premier contact, on ne sait jamais vraiment ce qui va arriver. On croit encore choisir le moment du décollage, mais la vérité, c'est qu'on ne pilote rien. L'idéal, c'était quand le départ se faisait sans heurts : un décollage net, précis, où le corps quittait la gravité comme une fusée. Une fois en vitesse de croisière, il suffisait de se laisser guider par le commandant de bord, ce pilote intérieur, tranquille et sûr de lui. Vous n'aviez plus rien à faire : juste flotter dans la cabine, détaché de la terre et de tout ce qu'elle contient. Mais parfois, le ciel se déchirait. Des turbulences imprévisibles venaient tout foutre en l'air. Le vaisseau tremblait, les commandes répondaient mal, et l'atterrissage devenait une chute libre. Quand cela arrivait, c'est que vous étiez en plein bad trip. Votre vaisseau intergalactique venait de perdre le contrôle, et tout ce qu'il vous restait à faire, c'était d'attendre l'impact. Je savais tout ça. Je l'avais appris à mes dépens. Ce voyage intérieur à travers l'espace et le temps avait un prix, et je commençais à le payer comptant. Par chance, je n'étais pas encore allé jusqu'au crash final, mais j'avais déjà dépassé quelques lignes rouges. Et mon corps, ce vieux compagnon d'infortune, me le rappelait à chaque réveil.

Mon organisme, c'était un bouillon d'éléments — carbone, azote, cuivre, zinc, sélénium, molybdène — une soupe chimique que j'avais moi-même dérégulée. Je me

disais que j'aurais dû écouter mes profs de biologie, à l'époque. Peut-être qu'aujourd'hui, je comprendrais mieux ce que j'étais en train de détruire. Mon cerveau, lui, n'était plus qu'une plaque électrique saturée de signaux brouillés. Des neurones grillés, des synapses en court-circuit. Tout était flou, saturé, distordu. Et pourtant, je sentais encore battre quelque chose là-dedans : une impulsion, un reste de vie, un refus de mourir idiot.

J'étais affalé, nu, sur un canapé que je ne reconnaissais pas, dans une pièce chargée d'une odeur stagnante, épaisse, presque vivante : la sueur, la fumée, l'alcool séché et le sexe. Un œil entrouvert, l'autre encore scellé par le sommeil, j'essayais de remettre un peu d'ordre dans le chaos. Dans ma tête, un bourdonnement continu, régulier, mécanique, semblable à celui d'un camion-poubelle venant vider les conteneurs à l'aube, résonnait. Sauf que là, les déchets, c'était moi. Je l'entendais approcher, gronder, s'arrêter juste derrière mes tempes. Le camion se soulevait, basculait, et j'imaginai mes souvenirs, mes pensées, mes cellules nerveuses glisser lentement dans la benne, se mêler aux détritiques de la veille. À chaque choc, je pouvais presque entendre mes neurones crisser, s'écraser, s'amalgamer. Je ne savais pas si c'était une image, une hallucination ou la simple vérité, mais ça me paraissait juste. J'étais devenu un tas de déchets organiques, et tôt ou tard, quelqu'un, quelque part, finirait bien par venir les ramasser.

J'ai voulu tourner la tête, mais une douleur m'a transpercé la nuque. Quelque chose venait de s'enfoncer dans ma peau. Une aiguille. Je l'ai sentie avant de la voir.

— Aïe...

Ce fut un son plus qu'un cri, presque un réflexe mécanique. Je levai le bras : la peau était constellée d'hématomes jaunis, durs comme des noyaux. Je retirai la seringue encore humide, perlant de sang. De qui venait ce sang ? Le mien ou celui du garçon étendu au sol, au pied du canapé ?

Je ne savais plus. Et, à ce stade, est-ce que ça avait encore la moindre importance ?

Je sentais sur ma langue un goût de métal, un mélange de sang, de poussière et de matière fécale, et ma gorge brûlait comme si j'avais avalé un reste de verre pilé. Je me suis redressé lentement, les muscles engourdis, la peau poisseuse. L'air était si saturé qu'à chaque respiration, j'avais la sensation d'avaler la nuit précédente, comme si elle s'était condensée là, dans ce décor étouffé.

Sur la table basse : des seringues encore pleines de substances, des gobelets, un sachet froissé, des cendres écrasées dans une assiette. Les draps du canapé étaient humides, tachés d'un mélange de fluides dont je préférais ignorer la composition. À mes pieds, le garçon. Toujours là. Nu, immobile, le visage collé au sol. Il respirait encore, à peine. Pendant un instant, j'ai eu peur qu'il soit mort. Et, aussitôt après, j'ai eu honte de ne pas en être certain.

Je ne savais plus quelle heure il était, ni même quel jour. Je me souvenais vaguement d'avoir ri, d'avoir hurlé, d'avoir touché des corps sans vraiment les regarder. Des visages flous, des voix qui s'éloignaient, un monde qui tournait trop vite. Puis, peu à peu, tout est revenu. Pas d'un coup mais par fragments, par secousses. Des éclats d'images, des gestes, des sensations, comme si quelqu'un avait appuyé sur "lecture" dans ma tête.

Des souvenirs épars me revenaient par éclats, comme des diapositives brûlées : des visages, des gestes, des voix. Des rires trop forts. Des corps emmêlés. Des aiguilles qui circulaient comme des verres d'amitié.

Un prénom refit surface : Christophe. Oui, Christophe. C'était chez lui. Il organisait une partouze, proposait du chems de qualité et cherchait des volontaires. La veille, j'étais à sec, à découvert depuis un mois, et en un peu manque depuis une semaine. Alors, quand il avait proposé, j'avais dit oui. Sans réfléchir. Sans même faire semblant

d'hésiter. Son profil ne m'attirait pas : la cinquantaine, le ventre rond, les cheveux clairsemés, et passif, comme moi. Mais il avait ce qu'il fallait pour me motiver : de la Tina fraîche, et un escort boy engagé pour pimenter la nuit. Il m'avait envoyé la photo du gars : un bel Espagnol au corps de marbre, la peau basanée, la verge dressée au-dessus du nombril. Le genre de cliché qui fait taire toutes les hésitations.

Il était vingt-deux heures. J'étais devant mon ordinateur, en calbute, un troisième verre de rhum à la main et une cigarette roulée qui me râpait la gorge. L'alcool calmait la brûlure. J'aimais ces contrastes : la douleur et la détente, le froid et le feu, l'abandon et le contrôle. J'aimais aller d'une extrémité à l'autre, sans jamais m'arrêter entre les deux. On naît, on meurt, et entre les deux, il faut bien s'amuser.

Après la discussion, j'ai filé sous la douche. L'eau chaude a glissé sur ma peau, me ramenant un instant à une forme de clarté. Pour me préparer, j'ai dévissé le pommeau, me suis agenouillé et ai glissé le tuyau dans mon anus pour un lavement complet. Le jet puissant m'a envahi. L'eau brûlante a rempli mes entrailles avant de tout rejeter dans le siphon. Tout ce qui sortait de moi finissait dans les égouts de la ville — un cycle parfait, presque poétique.

Je me suis séché, parfumé, puis j'ai enfilé mon jockstrap *Good Devil*, celui commandé deux semaines plus tôt sur le net. Il laissait mes fesses nues, tendues, comme offertes au regard, exactement l'effet recherché. Par-dessus, un jean skinny de chez Primark. Une touche de *Jean Paul Gaultier* sur les joues, et j'étais prêt à sortir.

Avant de quitter l'appartement, j'ai fouillé dans un tiroir pour retrouver un reste de speed gardé « pour les grandes occasions ». Deux lignes, pas plus. Une dans chaque narine, pour ne pas créer de jalousie. Et j'ai pris la route, le cœur déjà ailleurs, les veines prêtes à s'ouvrir.

Tout s'était brouillé ensuite. Des éclats d'images, des sons, des gestes sans ordre. Puis je me vis dans la lumière

rouge du salon, assis sur le canapé, le torse nu, la seringue déjà plantée dans mon bras. Le sang remontait dans le cylindre — une veine fine, pourpre, venait se mêler au liquide clair. C'était le signal que j'attendais, le point de contact parfait. J'appuyai sur le piston, lentement, sans trembler, hypnotisé par le mouvement du fluide qui s'écoulait dans mon bras. À cet instant, tout mon être se resserra autour de ce geste. La pointe d'acier perçait la peau, et tout basculait. Un battement, puis un autre. Je sentais le liquide glisser sous la chair, se mêler au sang, trouver sa route avec la précision d'un serpent qui connaissait déjà le chemin. Une chaleur lente, presque vivante, rampait le long du bras. Elle se faufilait jusqu'à la gorge, et là, tout se figeait une seconde. Un goût de fer, brutal, envahissait la bouche. La gorge se serrait, puis la vague repartait. Le liquide avançait dans mes veines comme une créature consciente, une intelligence minuscule courant sous la peau. Je la suivais, je la voyais presque. Elle grimpait, descendait, se divisait, traversait mes poumons, mon ventre, mon cœur. Mon corps n'était plus un corps : c'était une carte, un territoire traversé par une armée de lumière. Chaque battement redessina ses frontières. Je sentais la chaleur dans les tempes, dans les paumes, jusque dans les yeux. Tout vibrait, tout s'étirait. Le temps se pliait sur lui-même. La pièce autour se dissolvait lentement, comme si les murs perdaient leur consistance. Les objets tremblaient, flottaient dans un air devenu trop dense. Je ne savais plus si j'étais dedans ou dehors, s'il restait encore un "moi" pour ressentir tout ça. La chaleur devenait lumière, et cette lumière, un son. Un bourdonnement régulier, immense — une note unique qui emplissait tout : ma tête, la pièce, le monde. Et dans cette note, je sentais le cœur battre plus fort, si fort qu'il semblait cogner depuis un autre plan. Je croyais l'entendre me parler : un mot sans son, une pensée sans voix. Le corps s'effaçait, les contours se dissolvaient. Je n'étais plus qu'un flux, un passage, une vibration

suspendue dans l'air. Le sang, la poudre, la chaleur — tout se confondait dans une même matière. Et dans ce mélange incandescent, je comprenais... : Il n'y avait pas de frontière entre la vie et la mort, seulement ce mouvement continu, cette circulation, cette danse infime des particules. Puis tout se dilata. Le battement se perdit dans le silence. Et moi avec. La chaleur continuait de se propager, cherchant les moindres recoins, jusqu'à remplir chaque espace. À mesure qu'elle gagnait du terrain, mes pensées s'effaçaient, se dissolvaient dans le flux. Tout devenait fluide, sans limites. Mon corps se relâchait, mes muscles perdaient leur poids, et la pièce autour de moi semblait respirer en même temps que moi, gonflant et se rétractant à chaque inspiration. Une lueur rouge pulsait sur les murs, comme une onde avançant par vagues successives. Les sons se déformaient : la musique paraissait venir de très loin, étouffée, noyée dans une eau épaisse. Chaque battement de basse faisait battre mon sang un peu plus vite, comme si le monde entier s'accordait sur le même rythme intérieur. Je ne savais plus si j'étais assis, allongé ou debout. Mon corps n'avait plus de forme distincte ; il était devenu une sorte de souffle, une vapeur chaude qui se confondait avec l'air. Les visages autour de moi se brouillaient, s'étiraient, se fondaient les uns dans les autres. Il n'y avait plus de différence entre les peaux, plus de distance entre le dedans et le dehors.

Puis quelque chose bascula. Pas dans la pièce, dans le réel lui-même. Comme si j'avais quitté un plan pour en traverser un autre, sans même m'en rendre compte. Tout paraissait identique, et pourtant, tout avait changé. L'air semblait filtré à travers une autre couche du monde, plus épaisse, plus lente. Les sons arrivaient en décalé, comme s'ils traversaient plusieurs niveaux avant de me rejoindre. Je comprenais que je n'étais plus dans la même dimension, que j'avais glissé ailleurs — pas très loin, juste à côté, dans un espace parallèle, invisible pour les autres mais bien réel

pour moi. Je respirais encore, mais l'air n'avait plus la même consistance. Tout flottait dans une matière invisible, dense comme un rêve. Et moi, suspendu entre ces deux mondes, je savais que je venais de franchir une frontière dont on ne revient pas tout à fait.

Une chaleur lourde s'était installée dans mon ventre, battant à son propre rythme, primitif, ancestral. La drogue avait effacé tout le reste : la peur, la honte, la réflexion. Il ne demeurait qu'une faim nue, violente, un besoin de contact, de peau, de sexe. Pas d'amour, pas d'attente : seulement cette pulsation brute, animale, qui réclamait son dû.

Christophe me souriait à travers la fumée, son ventre découpé par les éclats du néon violet qui clignotait au plafond. Il me tendit un verre ; je ne compris rien à ce qu'il disait. La musique emplissait tout, battait dans mes tempes, dans ma gorge.

Derrière moi, l'espagnol approcha, nu, beau comme un mensonge. Sa peau brûlante se pressa contre la mienne. L'air se chargea d'alcool et de sueur. Ses mains glissèrent lentement sur mon ventre, montèrent jusqu'à mes côtes, puis redescendirent, et ce simple contact me fit basculer.

L'effet des drogues était total : je perdais la notion de l'espace, incapable de distinguer où finissait son corps et où commençait le mien. Tout autour, les ombres, les souffles rauques, les rires étouffés s'effaçaient, ne laissant qu'un tunnel de sensations. Alors je le sentis. Une poussée brutale en arrière, une force qui me surprit par sa rudesse, mais que mon corps ivre et drogué accepta dans un spasme de soumission. Il s'enfonçait, long et brûlant, m'arrachant un cri de gorge aussitôt avalé par le vacarme. L'extase montait, électrique. Au même instant, mes yeux se fixèrent sur Christophe. Il s'était agenouillé, et son sexe érigé, tendu, se trouvait juste devant ma bouche. Sans réfléchir, dans un élan animal, je le pris.

Mes lèvres et ma gorge l'accueillirent, et je me mis à le sucer, mes sens aiguisés par l'accélérateur chimique. Je percevais le grain de sa peau, le goût cuivré, la tension de son corps qui se bandait davantage sous ma succion affamée. Les deux rythmes — celui des hanches puissantes de l'Espagnol derrière moi et celui de ma bouche — se confondaient, battant la mesure dans le chaos. La douleur et le plaisir n'étaient plus que les facettes d'une même sensation brute, amplifiée à l'extrême par la substance qui me brûlait les veines. L'œil fixé sur Christophe, sa bouche tordue par le plaisir, je me sentais me tendre et me relâcher, devenu simple réceptacle aux assauts qui venaient de l'arrière. L'Espagnol, sans prévenir, accéléra follement, ses reins frappant mon bassin dans une série de chocs frénétiques. Il plaqua sa main libre sur ma bouche, étouffant un gémissement sourd qui s'échappa de ses propres lèvres sur ma peau. Christophe se crispa à son tour. Je sentis sa verge durcir une dernière fois, puis il me relâcha dans un long râle et vint éjaculer, chaud et épais, au fond de ma gorge. Je déglutis sans hésitation, les yeux levés vers lui, le goût de la drogue et du sperme se mêlant sur ma langue. Mon corps réagit une seconde plus tard, secoué par une décharge électrique qui partit du point de contact arrière et irradia jusque dans mon ventre. Je m'accrochai à Christophe, mes mains crispées sur ses épaules, tandis que l'Espagnol hurlait silencieusement dans mon dos, sa semence explosant à l'intérieur de moi.

Au moment précis où les deux hommes relâchaient leur tension, le néon au plafond cessa enfin de clignoter. Il ne se ralluma plus, plongeant toute la scène dans une obscurité complète et complice. Seuls les battements de la musique et le son de nos respirations haletantes régnèrent sur le silence qui suivit.

Le reste de la nuit fut une chute vertigineuse sans fin et violente. Mon corps n'était plus à moi : il servait de scène, de carrefour, de simple passage. Je ne partageais plus la nuit avec les autres, je la traversais à travers leurs muscles, leurs respirations, leurs rythmes. La drogue n'alimentait plus le désir : elle l'avait anéanti pour le remplacer par une nécessité brute, une pulsation animale que mon corps exigeait d'assouvir sans conscience. Tout en moi réclamait la collision.

À un moment, alors que la chaleur et le plaisir commençaient à tiédir, je me redressai. Une lueur blanche accrocha le métal d'une aiguille. Je sentis à nouveau le feu de la Tina exploser dans mes veines, immédiatement suivi du froid coupant d'un sniff de coke qui brûlait mes sinus. La décharge fut si violente qu'elle effaça la fatigue et rétablit l'urgence : la rage, la vitesse, la compulsion pure.

Le corps n'avait plus de frontières : il n'était plus qu'une performance à livrer. Autour de moi, les corps affluaient, se jetaient. L'air, saturé de sueur poisseuse et de chaleur, résonnait des gémissements rauques qui se répondaient en écho continu. Je sentis la fièvre des peaux anonymes me brûler le ventre. Ma bouche était pleine de salive et de sperme qui coulait. Le plastique froid d'un gode me labourait sans pitié, exigeant une réponse. Une main se glissa pour presser mes testicules, exacerbant la tension.

Derrière, une chair dure, vivante, épaisse cognait à un rythme que je ne contrôlais plus.

Je sentis la double pénétration m'ouvrir davantage encore : une verge dans la bouche, une autre — ou un gode — dans le cul. L'huile de massage, la salive, la jouissance des autres me dégouлинаient sur le torse. Le goût ferreux et cuivré du sang se mêlait aux odeurs chimiques et au plaisir. Je n'étais plus qu'un réceptacle où tous venaient se déverser et se purger. J'étais le centre d'une orgie brute. Un vide

béant que tous s'acharnaient à remplir. Traversé, écartelé, possédé par toutes les directions, ouvert jusqu'à la rupture, désincarné de mon propre nom. Mon identité se dissolvait, remplacée par un mouvement, un battement, une énergie sans nom. Puis vint l'éclat. Un cri sans origine qui me fendait les tympans. L'orgasme : une convulsion pure qui faisait trembler mes os. Un éclair blanc, incandescent, si violent qu'il vitrifiera tout mon champ de vision derrière les paupières. Et après cela, plus rien. Le noir, complet. Le néant de la conscience.

### 3

Puis, quelque chose s'est remis à bouger. Pas dehors. Pas dans la pièce. Dedans. Une secousse légère, un retour de mémoire, un souffle qu'on croyait éteint et qui remonte sans prévenir. Et, comme toujours, c'était lui. Mario. Il revenait. Pas sous forme d'idée, ni de rêve, non. Comme un fantôme. Pas celui qu'on redoute, mais celui qu'on porte. Une présence qui traverse les années, fidèle à son silence.

Mario, c'était plus qu'un oncle ou un parrain. C'était une trajectoire. Avant moi, il avait déjà choisi la tangente, pris le risque de vivre en dehors des règles, de brûler ce qu'il refusait d'endurer.

Dans les années soixante-dix, il chantait dans un groupe de rock. Il avait cette voix qu'on n'oublie pas, un peu cassée, un peu libre. Il vivait trop vite, trop fort. Il avalait tout, la musique, la nuit, les corps, les excès ; comme si chaque instant devait être le dernier. On disait de lui qu'il avait du charisme, une intensité qui troublait. Il ressentait tout trop fort : la joie, la colère, la peur, l'amour. Exactement comme moi en ce moment. Peut-être que la malédiction, c'est ça : brûler trop fort, sans jamais savoir s'arrêter. Je lui ressemblais plus que je ne voulais l'admettre. Même fuite, même besoin de brûler, même

incapacité à supporter la normalité des choses. Mario avait voulu vivre plus fort. Et c'est cette force-là qui l'a tué.

Mario était le plus jeune de la fratrie de ma mère — dix enfants, trois garçons et sept filles —, une famille nombreuse comme on en faisait encore à l'époque : bruyante, modeste, soudée, où chacun faisait ce qu'il pouvait pour tenir debout. Ils avaient grandi à Flénu, un petit village près de Mons, entre les maisons ouvrières, les terrils et la fin d'un monde qui s'éteignait lentement. Mon grand-père, originaire de San Giovanni Rotondo, dans les Pouilles, avait quitté l'Italie pour travailler dans les mines du Hainaut. Il avait fait venir ma grand-mère, puis, peu à peu, toute la famille. Certains étaient nés en Italie, d'autres ici, sur cette terre grise où tout sentait la suie.

Dans ces maisons serrées les unes contre les autres, on croyait à la famille, à la religion, au travail, à la respectabilité. Les hommes qu'on admirait étaient ceux qui se levaient tôt et rentraient les mains noires de charbon. L'art, dans ce monde-là, n'avait pas de place. Et Mario faisait tache. Trop rêveur, trop curieux, trop libre. Il jouait de la guitare, chantait, écrivait, rêvait d'autre chose. Les gens du village le regardaient avec méfiance. À table, quand on prononçait son nom, les conversations s'arrêtaient parfois net. Ma grand-mère soupirait simplement : « Mario, il a la tête ailleurs. ». Et mes tantes ajoutaient : « Il finira mal. ». Peu à peu, il était devenu un sujet qu'on évoquait à demi-mot, une présence qu'on préférait tenir à distance, espérant qu'elle s'éloigne sans faire de vagues. Mais cette ombre, au contraire, s'est épaissie. Tout a basculé le jour où il a rencontré Fabiola. Elle avait ce genre d'énergie qui fascine et détruit tout à la fois, une femme excessive, imprévisible, possessive, capable d'amour fou et de cruauté glacée dans la même phrase. Avec elle, Mario croyait avoir trouvé la passion, la muse, celle qui comprendrait enfin ce qu'il portait en lui. Mais Fabiola, c'est elle qui l'a fait plonger. Pas avec des mots, pas avec des promesses. Juste avec une

seringue tendue comme une évidence. À partir de là, tout s'est accéléré.

Et Mario, lui, n'a jamais su fuir à moitié. Au début, il s'est piqué comme on essaie une première fois, par curiosité, par défi peut-être. Puis pour échapper à tout. Et très vite, il n'a plus su revenir. Il avait brûlé la chandelle par les deux bouts, sans jamais comprendre qu'elle ne se rallume pas. Ce qui demeure le plus troublant, c'est qu'il a été le premier à partir. Le plus jeune de la fratrie, celui qu'on pensait protégé par sa douceur, par sa musique, par sa jeunesse. Sur dix enfants, il est resté le seul que la mort ait choisi. Le premier à s'effacer, et, jusqu'à aujourd'hui, le seul. Pourtant, personne ne l'avait abandonné. La famille avait tout tenté : les visites, les reproches, les promesses, les menaces, les pardons. Il y avait eu de la honte ; celle qu'on tait dans les familles italiennes, où l'échec d'un fils devient la faute de tous ; mais aussi une tendresse immense, désespérée, ce mélange d'amour et d'impuissance qu'on ne sait pas nommer. Ils avaient tout essayé pour le sauver. Mais Mario ne voulait pas être sauvé. Il voulait juste qu'on le comprenne.

Alors, au fond, c'était presque logique qu'il revienne vers moi. Je reproduisais, sans même m'en rendre compte, chacun de ses gestes, chacune de ses dérives, comme si je rejouais son histoire à quelques décennies d'écart. Nos deux vies se superposaient avec une précision troublante ; il suffisait que je me regarde pour le voir en moi. Sa présence n'avait rien d'un hasard : elle était le reflet de ma propre chute.

#### 4

Je me souviens encore du jour où l'hôpital a appelé la maison. C'était au milieu des années nonante, à une époque où le téléphone fixe trônait encore sur la commode du salon,

unique lien entre le dehors et nous. J'étais seul quand il a sonné. J'ai décroché sans méfiance, pensant à un appel banal. Une voix de femme, calme, posée, s'est présentée : une infirmière. Elle a prononcé son nom, puis celui de Mario De Felice, et a dit qu'il fallait venir à l'hôpital. Sa voix ne tremblait pas, mais quelque chose, dans son ton, m'a immédiatement figé. Puis elle a ajouté qu'il était décédé. J'ai senti mes doigts se crispier sur le combiné, comme s'il allait m'échapper. Il y a eu un silence, un long blanc, puis j'ai simplement dit "d'accord", sans comprendre ce que ce mot voulait dire, dans ce genre de moment. J'ai reposé le téléphone, mécaniquement. Puis j'ai pris un bout de papier et j'ai griffonné un mot pour ma mère : *Ils ont appelé de l'hôpital. Mario est mort. Je pars avec Fabrice.*

Fabrice, c'était mon cousin. Je l'ai appelé aussitôt. Il a compris avant même que je termine ma phrase. On s'est retrouvés au métro, le regard vide. Tout le trajet, j'ai eu cette impression absurde que quelqu'un allait nous prévenir d'une erreur, qu'il n'était pas mort, qu'on avait mal compris. Quand on est arrivés, on était les premiers. Une infirmière nous a accueillis, douce, presque trop. Elle nous a conduits directement vers la chambre. On n'a pas eu le temps de refuser, ni même de respirer. La porte s'est ouverte sur une lumière blafarde que je n'oublierai jamais. Il était là, allongé sur le lit, recouvert d'un drap jusqu'à la poitrine. J'ai senti mes jambes flancher. Fabrice, lui, n'a pas pu rester. Il a tourné les talons sans un mot. Moi, je suis resté. J'avais dix-huit ans, et c'était la première fois que je voyais un mort. Je me suis approché lentement, sans trop savoir pourquoi, peut-être pour vérifier, pour voir s'il respirait encore. J'ai regardé son visage. Il avait l'air paisible, presque normal. Je m'attendais à ce qu'il cligne des yeux, qu'il bouge la main, qu'il dise quelque chose. Mes yeux refusaient de comprendre. Je fixais sa poitrine, cherchant un mouvement, un souffle, n'importe quoi. À un moment, j'ai

cru la voir se soulever mais c'était une illusion, un réflexe de vie qui refusait de mourir. Son visage était devenu neutre, inerte, vidé de toute tension. Plus rien ne bougeait. Il était mort.

## 5

Au début, ses apparitions n'étaient qu'un souvenir, une pensée diffuse, un frisson de mémoire qui me traversait lorsque la seringue effleurait ma peau. Mais plus je consommait, plus il revenait, comme si chaque dose ouvrait une porte invisible derrière laquelle il m'attendait, patient, bienveillant, grave. Il s'imposait à moi sans violence, avec cette douceur désarmante des morts qui n'ont plus rien à prouver. D'abord, il n'était qu'une idée, une image furtive à la périphérie de mes pensées. Puis, peu à peu, il avait pris corps. Je le voyais pendant mes prises, dans ces instants suspendus où la réalité basculait entre la fièvre et l'oubli. Il était là, derrière moi, dans la lumière trouble, silencieux, le visage apaisé mais traversé d'une tristesse immense, comme s'il reconnaissait chacun de mes gestes parce qu'il les avait déjà faits. Son regard n'avait rien de menaçant. Il observait, tout simplement, avec cette compassion tranquille des âmes qui savent. Parfois, je me surprénais à lui parler dans ma tête, à lui demander de s'éloigner. Il ne répondait pas, mais sa présence changeait tout : elle donnait à mes gestes une gravité nouvelle, comme s'ils étaient enfin observés. Peut-être était-ce pour cela qu'il revenait : non pas pour me condamner, mais pour m'aider à comprendre jusqu'où j'étais en train d'aller.

N'est-ce pas ce que les parrains sont censés faire, après tout ? Veiller. Guider. Empêcher la chute.

Son visage surgissait parfois dans un éclat de lumière, dans le reflet trouble d'un miroir, ou au détour d'une respiration trop longue. Il ne disait rien, mais son silence

suffisait. Il savait. Et ce savoir me glaçait autant qu'il me réconfortait. Sa présence donnait un sens à mes excès, tout en me les renvoyant comme un miroir déformé. J'avais l'impression qu'il me laissait faire pour que je puisse comprendre par moi-même.

Avec le temps, j'ai cessé de lutter contre lui. Mario était devenu une part de moi, une conscience parallèle, un ange gardien au regard fatigué, patient, mélancolique, qui me suivait sans intervenir, me laissant chuter, mais espérant, peut-être, que je finirais par comprendre avant qu'il ne soit trop tard.

Il ne me jugeait pas : il m'accompagnait. Et dans les nuits les plus sombres, je me surprénais à penser qu'il était revenu pour m'aider à voir, pour m'obliger à me regarder tel que j'étais devenu.

Lui aussi avait croisé sa malédiction, Fabiola, comme moi j'avais croisé la mienne, quelques mois plus tôt : William. Deux prénoms, deux destins, deux poisons. Et plus le temps passait, plus nos vies se superposaient, comme si nous suivions le même tracé, rejouant la même tragédie avec d'autres visages.

## 6

Cette nuit-là, je ne le savais pas encore, mais c'était la fin. Pas un accident, pas une dérive de plus — la conclusion logique d'une année d'usure. Le corps ne réclamait plus rien, l'esprit non plus. Tout était allé trop loin. J'aimerais dire que c'est la drogue qui m'a conduit là. Ce serait plus simple, plus propre. Mais la vérité est ailleurs. La chute a commencé bien avant la première seringue, bien avant les nuits sans sommeil et les corps sans nom. Elle a commencé le jour où j'ai croisé son regard.

Cette nuit n'était pas une parenthèse : elle en était le résultat. Tout ce que j'ai vécu depuis tient dans ce moment-

là, comme si chaque pas, chaque choix, chaque erreur y menait.

Aujourd'hui, à quarante-neuf ans, dix ans après ma rencontre avec lui, je repense à William. Au début, il était doux comme un agneau. Toujours calme, toujours attentif, presque trop. Il parlait doucement, riait de mes maladresses, disait qu'il voulait m'aider à me reconstruire. Je croyais qu'il m'aimait. En réalité, il m'observait. Il étudiait mes failles, mes silences, mes besoins, comme on explore un terrain avant d'y poser un piège.

Avec le temps, j'ai compris que rien n'avait été laissé au hasard. Chaque geste, chaque mot, chaque absence faisait partie d'un plan que je n'avais pas vu venir. Il ne cherchait pas l'amour. Il cherchait une proie. Et cette proie, c'était moi.

Au début, il m'a pris la main. Puis il l'a serrée un peu plus fort. Et quand j'ai voulu la retirer, il était déjà trop tard, il l'avait broyée. C'est à ce moment-là que l'enfer s'est déchaîné sur moi.

## CHAPITRE 2

### LE MONSTRE

#### 1

C'était en 2015. J'allais sur mes trente-neuf ans, et cette année-là, j'avais encaissé une rupture de plus.

Depuis des années, mes relations s'enchaînaient comme des cycles incomplets : l'enthousiasme du début, la routine, puis la fuite. Chaque fois, je croyais avoir compris la leçon, et chaque fois je retombais dans la même spirale.

Il y avait eu Pascal, mon premier grand amour. Photographe de voyages, curieux du monde et des gens. Avec lui, j'ai découvert l'ailleurs : les départs improvisés, les aéroports au petit matin, la lumière d'un pays inconnu. Pascal m'a appris que voyager, c'était aussi s'éloigner de soi. Notre histoire n'a pas résisté au temps, mais l'amitié est restée. Il demeure, encore aujourd'hui, ce regard bienveillant posé quelque part sur ma trajectoire.

Puis il y a eu Alireza, un réfugié iranien qui avait fui son pays pour des raisons politiques. Il était beau comme un prince de Perse, avec ce regard à la fois fier et mélancolique de ceux qui ont tout quitté derrière eux. Fort et fragile à la fois, charismatique et insaisissable. Nous avons vécu ensemble trois ans, une relation pleine de contradictions. Il était bisexuel, partagé entre deux mondes, deux désirs. Et moi, je voulais qu'il me choisisse.

Un jour, il m'a dit que si je devenais une femme, on pourrait se marier, vivre ensemble sans avoir à se cacher. Il croyait me faire une promesse ; moi, j'y ai vu une frontière que je ne pourrais jamais franchir. Sur le moment, j'ai ri, nerveusement. Pourtant, cette idée m'a longtemps hanté. Devenir une femme pour lui appartenir enfin — cette pensée m'avait traversé, excitante, troublante, presque enivrante. Je m'étais surpris à imaginer la transition : mon corps transformé, lui et moi ensemble, délivrés du regard

des autres. Mais non. Ce n'était pas moi. Ce n'était pas ma vérité. Et cette phrase, anodine en apparence, disait déjà tout de nos impossibilités.

Puis il y a eu Steve. Un bel homme d'origine Camerounaise, venu en Belgique avec une bourse d'études. On s'était rencontrés au Macho Sauna, un soir d'hiver. Un simple regard avait suffi. Il avait cette douceur tranquille, ce calme apaisant qui contrastait avec le tumulte que je portais en moi.

Dans la piscine, on s'était frôlés, observés, comme on le fait dans ces lieux où tout se dit sans un mot. Il était séduisant, avec son regard franc et ce léger zozotement naturel qui donnait à sa voix une tonalité presque enfantine, un charme inattendu. Il ne savait pas nager. Je lui avais dit, à moitié pour plaisanter :

— Si tu veux, je t'apprends.

Il avait ri, franchement. Je lui avais tendu les mains. Il s'était allongé sur le ventre, essayant de flotter, pendant que je le soutenais par le torse pour qu'il garde l'équilibre. Il tremblait un peu, pas de peur, juste parce qu'il se laissait aller. Et moi, j'ai senti quelque chose bouger, un mélange de désir et de tendresse que je n'avais plus connu depuis longtemps.

Ce soir-là, on n'a pas couché ensemble. On s'est juste souri, longtemps, comme deux inconnus qui savent déjà qu'ils vont se revoir. Et c'est ce qui s'est passé. On a vécu une relation d'un an. Simple, sincère, mais fragile. Steve vivait encore dans la peur : peur d'être vu, peur d'être jugé, peur qu'un jour il doive retourner au Cameroun, un pays où l'homosexualité est toujours pénalisée, passible de cinq ans de prison. Cette peur-là, je la comprenais. Mais elle dressait un mur entre nous. Il n'était pas prêt à s'assumer, ni à s'afficher. Alors, petit à petit, le silence a pris la place du reste. Et la relation s'est éteinte, sans drame, sans cris. Juste comme ça. Nous nous sommes séparés simplement, comme deux hommes qui savent qu'ils s'aiment mais ne

peuvent pas vivre dans le même monde. Entre ces histoires, il y a eu des creux. Des périodes sans amour, mais pas sans hommes. Je ne restais jamais seul très longtemps. Il y avait Grindr et Planète Roméo, évidemment, ce monde parallèle où tout va vite, où les visages défilent, où les corps se croisent sans se souvenir. Je rencontrais des gars. Parfois j'allais chez eux, parfois c'était l'inverse. On baisait, puis chacun reprenait sa route. Rien de dramatique, rien de tendre non plus. Juste du passage.

Souvent, on me demandait si je consommais des chems. Le mot revenait souvent, mais je ne savais même pas ce que c'était. Je répondais non, simplement. Et là, la plupart du temps, la discussion s'arrêtait net. Un message lu, un blocage, ou plus rien. Ils me rayaient, je passais à un autre. C'était devenu une routine, presque un réflexe. Je me disais que je m'en foutais, mais c'était faux. Au fond, je cherchais encore quelque chose. Pas l'amour, pas vraiment. Juste un contact différent, un regard qui resterait une seconde de plus, une présence qui ne disparaîtrait pas aussitôt. Je voulais croire qu'au milieu de tout ça, il pouvait encore y avoir un sens. Au fond, j'espérais tomber, par hasard, sur quelqu'un comme moi. Un homme avec qui la conversation dépasserait le sexe, avec qui je pourrais parler de cinéma d'horreur, de science-fiction, de littérature ou de voyages. Quelqu'un qui comprendrait ce besoin d'ailleurs, cette curiosité pour le monde, et qui partagerait mes obsessions, mes silences, mes dérives. Je rêvais d'un lien vrai, construit sur une passion commune, sur une écoute. Mais à chaque tentative, la réalité reprenait le dessus : les discussions s'éteignaient dès qu'elles commençaient, les visages s'effaçaient avant même d'avoir existé. Et chaque nuit me ramenait au même point : le vide. Et c'est dans ce vide que William est apparu. Surgissant des ténèbres pour m'y entraîner à sa suite.

Je revenais d'un mois en Asie, la deuxième fois de ma vie que je mettais les pieds dans cette partie du monde, mais cette fois avec un autre regard, celui d'un homme qui avait déjà vécu, déjà aimé, déjà perdu. La première fois, c'était en 2005, dix ans plus tôt, à une époque où je portais encore cette légèreté naïve des débuts. Je venais d'avoir vingt-neuf ans, j'étais parti seul, sac à dos, sans plan précis, simplement poussé par ce besoin de voir ce qu'il y avait ailleurs, de comprendre comment les autres vivaient, respiraient, aimaient. C'était quelques mois à peine après le tsunami qui avait ravagé une partie de l'Asie du Sud-Est, et on en parlait encore partout. Dans les rues, sur les plages, sur les murs des ports, des affiches montraient les visages des disparus — des familles entières effacées par la mer. Je ne savais pas encore qu'un océan pouvait avaler les hommes, les villes et les souvenirs d'un seul mouvement. Cette idée me paraissait presque abstraite, et pourtant elle flottait dans l'air, dans les regards, dans la façon même dont les gens se tassaient devant l'horizon. Le voyage avait commencé dans cette atmosphère étrange, à la fois endeuillée et pleine de vie, comme si la mort, après avoir tout pris, avait rendu au monde un besoin urgent de recommencer à respirer.

J'avais traversé la Thaïlande, le Laos et le Cambodge, pris des bus brinquebalants, dormi dans des chambres où les murs transpiraient la chaleur, rencontré des visages que je n'ai jamais oubliés. Ce voyage m'avait initié à la solitude, la vraie, celle qu'on apprivoise peu à peu, sans peur ni malaise. Il m'avait appris la liberté aussi : celle d'être seul et pourtant complet, celle de ne devoir à personne son souffle ni sa direction. Pendant tout ce périple, j'écoutais en boucle *Le Chemin*, le dernier album de Kyo que je venais de découvrir. Leurs chansons me boostaient, me faisaient

me retrouver. Elles parlaient de liberté, de perte, de la route qu'on suit pour se reconstruire. Elles accompagnaient mes trajets, mes nuits, mes silences. Je m'y reconnaissais : dans cette idée qu'il faut parfois se perdre loin de tout pour revenir un peu plus vrai.

Dix ans plus tard, j'y étais retourné, sans trop savoir pourquoi — ou peut-être justement pour ne pas avoir à le formuler. L'Asie me manquait. Elle m'avait laissé une trace presque physique, une marque dans le corps, comme si certaines lumières, certaines odeurs, certains bruits avaient gravé ma chair et que, tant que je n'y retournais pas, je restais inachevé. Ce n'était plus un simple souvenir : c'était un appel, un manque, un besoin irrépissible de retrouver cette part de moi que j'avais laissée là-bas sans m'en rendre compte. Je venais de me séparer de Steve. Une rupture de plus, mais celle-là avait laissé un vide particulier, une fatigue d'âme. Je crois que j'avais besoin d'un lieu qui me dépouille de tout, qui m'oblige à recommencer à zéro.

Repartir, c'était fuir et renaître en même temps. J'avais choisi l'Asie du Sud-Est comme on choisit un refuge, avec la conviction instinctive que sa chaleur, sa lenteur et sa moiteur pouvaient réparer ce que les hommes avaient brisé en moi. Là-bas, le temps n'existait plus. Les jours s'étiraient dans une parenthèse bienveillante, rythmés par les cloches des temples, le murmure des vagues et le bourdonnement lointain des scooters.

Je suis aussi retourné dans une partie du Laos que j'aimais particulièrement. J'avais embarqué sur un bateau qui descendait lentement le Mékong — un long serpent d'eau couleur de terre qui semblait avaler les heures. Pendant deux jours, nous avons dérivé, entourés de collines recouvertes de jungle, de brumes épaisses qui s'ouvraient parfois sur des villages à moitié dissimulés. La nuit, le fleuve se faisait plus silencieux encore, et j'avais

l'impression que le monde se repliait sur lui-même, ne laissant que ce mouvement lent, ce glissement continu vers l'aval.

À l'aube du deuxième jour, le bateau a accosté à Luang Prabang. Je suis descendu sans trop savoir où aller. La ville dormait encore, enveloppée d'un calme étrange. Dans les ruelles, des moines avançaient en file, les pieds nus, leurs robes safran balayant la poussière. Les habitants les attendaient déjà, déposant du riz dans leurs bols sans un mot. Pas de prières, pas de gestes superflus — juste ce rituel simple, répété chaque matin.

Je suis resté là un long moment, à les regarder. Tout paraissait d'une évidence désarmante. Pas besoin de comprendre, ni de croire : il suffisait d'être là. Je sentais quelque chose en moi se calmer, comme si le bruit intérieur s'éloignait enfin. Il y avait dans l'air une paix que je n'avais jamais connue, une douceur sans raison.

J'ai marché jusqu'au bord du Mékong. L'eau avançait lentement, avec cette patience que les hommes ont oubliée. Et j'ai compris que c'était pour ça que j'étais revenu : pas pour fuir, mais pour me retrouver un peu, dans un endroit où rien ne me demandait d'être autre chose que vivant.

Après le Laos, j'ai repris la route vers le sud. À Koh Phangan, l'île de la Full Moon Party, j'aimais revenir hors saison, quand tout redevenait calme, presque intime. Je n'ai jamais été un grand fêtard. J'avais assisté à une Full Moon quelques années plus tôt, par curiosité. Des centaines de corps sur la plage, la musique à fond, les bouteilles qui circulent, les visages perdus dans la lumière des stroboscopes. Je m'étais senti ailleurs, étranger à tout ça. Il y avait dans cette joie forcée quelque chose de vide, presque triste. Ce que j'aimais, c'était l'île une fois tout cela terminé. Les journées lentes, la mer immobile, les villages paisibles. Les heures s'étiraient sans bruit, comme si le monde avait

ralenti pour me laisser respirer. C'est là, quelques années plus tard, que je me suis fiancé avec celui qui partage encore ma vie aujourd'hui. Je ne sais pas pourquoi j'ai voulu que ce soit là. Peut-être parce que cet endroit m'avait vu me reconstruire, loin de tout.

Lors de ce voyage, j'ai ressenti le besoin de garder sur ma peau une trace de ce que j'avais traversé. Quelque chose de visible, de durable, qui témoignerait que j'étais passé par là, que ce moment avait existé. Dans une petite ruelle ouverte sur la mer, je suis tombé sur un salon de tatouage. Le tatoueur, un jeune Thaïlandais au regard calme, m'avait accueilli avec un grand sourire. Derrière lui, des trophées, des photos de concours remportés à Bangkok et ailleurs. Je lui ai parlé, maladroitement, de ce que je voulais symboliser. Il m'a écouté sans rien dire, puis il a esquissé un dessin : une spirale fine, prolongée d'une queue de dragon. J'ai su tout de suite que c'était celui-là. Dans l'astrologie chinoise, je suis dragon de feu. Et dans ce tracé précis, j'ai vu ce que je cherchais : une manière de renaître, par la douleur et par la peau. Comme si mon corps devait, lui aussi, garder la mémoire de cette traversée.

Pendant qu'il tatouait, je suivais la danse lente de ses gestes. Les aiguilles pénétraient ma peau avec régularité, traçant des lignes de feu qui semblaient puiser à la fois dans la douleur et dans la paix. Quand le bourdonnement des aiguilles s'est arrêté, le silence m'a frappé comme une vague. Je suis resté là, immobile, le souffle court. La peau me brûlait encore, mais c'était une brûlure douce, presque nécessaire. Je sentais le sang battre sous l'encre fraîche, comme si le dessin prenait vie avec moi. Je n'ai pas eu besoin de me regarder pour comprendre : quelque chose venait de s'ancrer, au-delà du corps. Une page se refermait, une autre s'ouvrait.

Quand je suis rentré en Belgique, j'étais bronzé, apaisé, convaincu d'avoir tourné une page. Je croyais sincèrement

que ce voyage m'avait lavé de tout : le manque, la colère, la déception. J'avais cette illusion d'être revenu plus fort, plus clair, presque neuf. Mais derrière cette impression de renouveau, quelque chose veillait déjà, prêt à refermer sa main sur moi.

### 3

J'étais rentré d'Asie depuis quelques jours à peine. Le voyage m'avait fait du bien. J'avais besoin de sortir, de voir du monde. Ce soir-là, j'ai fait la tournée de quelques bars gays dans le centre de Bruxelles. Juste pour retrouver une ambiance, des visages, un peu de bruit. Et puis, en fin de soirée, je me suis retrouvé au Christo'Bar. C'était un endroit que je connaissais bien. Christophe, le patron, un Camerounais toujours souriant, tenait ça depuis des années. Le Christo'Bar, c'était un endroit à part. Pas vraiment chic, pas tout à fait sage non plus. Un lieu vivant, un peu cabossé, où les mêmes visages revenaient soir après soir, comme une petite famille improvisée. Des Africains, des métis, des Belges, et aussi ces vieux Blancs venus chercher des jeunes escortes. Ce petit théâtre faisait partie du décor, on finissait par ne plus y prêter attention. Moi, je venais pour autre chose : pour l'ambiance, les échanges et cette chaleur qu'on ne trouvait pas ailleurs.

Quand je suis entré, la soirée venait à peine de commencer. Il n'y avait presque personne. La lumière, un peu orangée, baignait la salle pendant qu'une musique afro-soul lente et sensuelle tournait en boucle. Et puis je l'ai vu. Seul sur la piste. Il dansait pour lui, sans chercher à plaire. Pourtant, son énergie attirait les regards. Avec le recul, je le revois comme un serpent qui observe avant d'attaquer : calme, précis, sûr de lui. Il était plus grand que moi, la peau brun cuivré, les pommettes hautes, le regard sombre et fixe.

Ses traits portaient quelque chose de ses origines indiennes d'Amérique latine : un mélange de dureté et de sérénité. De petites lunettes adoucissaient son visage, et sa chemise d'été entrouverte laissait deviner un homme qui savait attirer l'attention sans en avoir l'air. Quand il m'a vu, il s'est arrêté net. Son regard a accroché le mien, comme s'il m'attendait depuis toujours. Puis un sourire a traversé son visage — large, confiant, presque provocant.

L'enthousiasme sonnait un peu forcé. Je n'ai rien répondu. Ce genre de réaction m'a toujours mis mal à l'aise, cette frontière floue entre l'admiration et la provocation, comme si l'autre voulait déjà franchir ton espace sans y être invité.

Il s'est approché d'un pas tranquille, un verre à la main.  
— Tu veux boire quelque chose ?

Sa voix était posée, assurée. J'ai hésité une seconde, sans trop savoir pourquoi, puis j'ai accepté.

On s'est assis au comptoir, un peu à l'écart.

Il s'appelait William. Brésilien, originaire de Goiânia, une ville du centre du pays où les visages mêlent souvent plusieurs origines sans qu'on puisse vraiment les distinguer. Il m'a dit qu'il travaillait comme consultant en voyages, qu'il adorait ce métier, qu'il passait ses journées à parler de destinations qu'il ne verrait sans doute jamais. Il parlait beaucoup : politique, économie, Brésil, Belgique, journaux du matin... tout semblait prêt, bien rodé. Il y avait quelque chose d'artificiel dans sa manière de se raconter, comme un texte qu'il aurait appris par cœur. Dès les premières minutes, j'ai ressenti un léger malaise. Rien de concret, juste une impression : une façon de parler sans écouter, de me regarder sans vraiment me voir. Il voulait me convaincre de quelque chose — je ne savais pas encore de quoi. J'aurais dû écouter cette intuition. Mais la soirée ne faisait que commencer.

Il m'a demandé ce que je faisais dans la vie.

Je lui ai répondu simplement :

— Je suis artiste, scénariste, réalisateur... Je passe de projet en projet, quand il y a du taf.

Il a eu un petit sursaut d'intérêt, comme si ce mot, *réalisateur*, suffisait à éveiller en lui une forme d'admiration.

— Réalisateur ? Sérieux ?

Je voyais dans ses yeux cette curiosité un peu forcée, presque mécanique. Alors j'ai détaillé : j'avais tourné quelques courts métrages, dont un financé par la Fédération Wallonie-Bruxelles, et j'avais aussi réalisé plusieurs documentaires et reportages — certains pour des sociétés de production, d'autres à travers ma boîte *Artfusion*, que j'avais fondée l'année précédente.

Il hochait la tête avec un air approbateur, ponctuant mes phrases de "wow", de "c'est génial ça". Mais il n'écoutait qu'à moitié. En réalité, il me fixait. Son regard ne fuyait jamais, il me détaillait comme on observe quelque chose qu'on veut comprendre ou posséder. Cette façon de me scruter, sans détour, me troublait autant qu'elle m'attirait. J'avais l'impression d'être déshabillé sans qu'il ait besoin de bouger. Il me posait des questions, mais ce n'étaient que des prétextes pour me garder dans son champ de vision. Ce jeu silencieux m'a mis mal à l'aise, sans que je cherche vraiment à m'en protéger. Je suis resté là, un verre à la main, à continuer de parler. Peut-être parce que je revenais d'un mois de silence, et que ça faisait du bien de ne pas être seul.

À mon tour, je lui ai proposé un verre. Il a accepté sans hésiter. La conversation a continué, sans grande profondeur, mais avec cette légèreté qui suffit parfois à tenir une soirée. On a ri à quelques banalités, parlé de voyages, de Bruxelles, des bars qu'on aimait ou qu'on évitait.

Au fil des minutes, la salle s'était remplie. Les corps bougeaient, la musique montait d'un cran, les verres s'entrechoquaient. La fatigue m'a rattrapé. Le décalage horaire, sans doute ou simplement le besoin de silence après tout ce vacarme. Je lui ai dit que j'allais rentrer.

— Déjà ? fit-il, un peu surpris. Tu habites où ?

— Dans les Marolles. Pas très loin d'ici.

— Les Marolles ? Alors on est presque voisins. Moi, je suis du côté de la gare du Midi, juste en face de la tour des Pensions. Puis, d'un ton faussement naturel : C'est sur mon chemin, je t'accompagne.

J'ai hésité un instant. Il l'avait dit d'un ton calme, mais sans appel. Comme s'il avait déjà décidé pour moi.

— D'accord, si tu veux.

Il a réglé nos consommations avant moi, comme pour marquer une avance, puis m'a attendu près de la porte. On a quitté le bar ensemble. Dehors, l'air était frais, légèrement humide — un soir de printemps typique à Bruxelles. Je ne le savais pas encore, mais ce court trajet, à peine quelques rues, serait le début de quelque chose que je mettrais des années à comprendre.

Arrivé devant chez moi, j'ai hésité un instant, puis je lui ai tout de même proposé de venir boire un dernier verre. Il a accepté sans discuter. À l'intérieur, il a fait la connaissance de Jessie, ma princesse, un berger malinois de huit ans que j'avais recueillie toute petite. Enfin... c'était plus compliqué que ça. À l'origine, Jessie n'était même pas censée être à moi. Je l'avais offerte à Alireza, mon ex, quand on était encore ensemble. Il disait qu'il avait toujours rêvé d'avoir un chien. Mais les choses s'étaient compliquées, comme toujours. On s'était séparés à moitié, puis remis ensemble, puis redéchirés. Entre-temps, il voyait une fille iranienne, et un jour il m'avait annoncé, sans émotion particulière, qu'il allait abandonner Jessie à la S.P.A. J'étais fou de rage. J'avais été la chercher le soir même et, depuis ce jour-là, elle ne m'avait plus jamais quitté.

Jessie n'aimait pas les inconnus qui entraient chez elle. Elle avait aboyé un peu en voyant William, les oreilles dressées, le regard méfiant. Il lui avait parlé doucement, sans bouger, et elle s'était calmée. J'avais trouvé ça presque

étrange ; d'habitude, elle mettait du temps à accepter quelqu'un.

Je lui ai servi un verre. Il a fait un peu le tour de mon petit studio, histoire d'en découvrir un peu plus sur ma personnalité. On a encore papoté un moment, puis il s'est approché de moi et m'a embrassé. Je me suis laissé faire. C'est souvent ce qui arrive quand on laisse entrer un mec chez soi, non ? C'était peut-être ça aussi que je voulais ce soir-là : un peu de sexe, un peu de tendresse. Alors je me suis laissé aller. On s'est couchés sur mon canapé-lit, et on a fait l'amour une bonne partie de la nuit.

Au réveil, il était encore là. Allongé à côté de moi, immobile, les yeux ouverts, fixés sur moi. Il ne disait rien. Cette façon de m'observer sans un mot m'a mis mal à l'aise.

J'ai détourné les yeux, fait semblant de me rendormir, en espérant qu'il se lève et parte. Et c'est ce qu'il a fini par faire. Il s'est habillé lentement. Avant d'enfiler sa veste, il s'est tourné vers moi. Pendant un instant, j'ai cru qu'il allait partir sans rien dire. Puis il s'est redressé sur le bord du lit et m'a demandé mon numéro.

— Tu me donnes ton numéro ?

J'ai hésité une seconde, puis je le lui ai dicté. Il l'a noté dans son téléphone, a composé rapidement pour me faire un appel en absence, sans me regarder. Il a dit qu'il devait aller travailler, d'un ton neutre, comme si rien de particulier ne s'était passé. Je me suis levé pour l'accompagner jusqu'à la porte. Là, il s'est tourné vers moi, m'a embrassé sur les lèvres, a souri, puis est parti.

Quand la porte s'est refermée derrière lui, j'ai ressenti une légèreté étrange. Juste du soulagement. Jessie est venue poser sa tête sur mes genoux. Je l'ai caressée sans y penser. Ce matin-là, la solitude avait quelque chose de paisible.

Les jours qui suivirent, William m'envoya plusieurs messages. Rien d'insistant au début, juste quelques mots, des banalités, comme pour garder le contact. J'y répondais machinalement, par politesse plus que par envie. Puis, au bout d'un moment, j'ai cessé de répondre. Je me disais qu'il finirait bien par comprendre. Mais au lieu de ça, il a appelé. Sa voix, cette fois, n'avait plus le ton léger de la première rencontre. Elle était plus tendue, plus directe. Je lui ai dit que je n'étais pas prêt à me lancer dans une relation, pas maintenant. Que je sortais de quelque chose de compliqué et que j'avais besoin d'un peu de temps pour moi. Il y a eu un silence, puis un soupir. Il l'a mal pris, je l'ai senti tout de suite. Pas une colère ouverte, mais cette façon de se vexer tout en essayant de garder la face. Il a dit que ce n'était pas grave, que je faisais ce que je voulais, que lui aussi avait "d'autres priorités". Mais sa voix trahissait autre chose. Quand j'ai raccroché, je me suis senti soulagé. Je pensais que ça s'arrêterait là. Je ne savais pas encore qu'avec lui, rien ne s'arrêtait jamais vraiment.